

Les pierres à sucer

Extrait de « Molloy » de Samuel Beckett – 1947 – Paru en 1951

Je profitai de ce séjour pour m'approvisionner en pierres à sucer. C'étaient des cailloux mais moi j'appelle ça des pierres. Oui, cette fois-ci, j'en fis une réserve importante. Je les distribuai avec équité entre mes quatre poches et je les suçais à tour de rôle. Cela posait un problème que je résolus d'abord de la façon suivante. J'avais mettons seize pierres, dont quatre dans chacune de mes quatre poches qui étaient les deux poches de mon pantalon et les deux poches de mon manteau. Prenant une pierre dans la poche droite de mon manteau, et la mettant dans ma bouche, je la remplaçais dans la poche droite de mon manteau par une pierre de la poche droite de mon pantalon, que je remplaçais par une pierre de la poche gauche de mon pantalon, que je remplaçais par une pierre de la poche gauche de mon manteau, que je remplaçais par la pierre qui était dans ma bouche, dès que j'avais fini de la sucer. Ainsi il y avait toujours quatre pierres dans chacune de mes quatre poches, mais pas tout à fait les mêmes pierres. Et quand l'envie me reprenait de sucer je puisais à nouveau dans la poche droite de mon manteau, avec la certitude de ne pas y prendre la même pierre que la dernière fois. Et, tout en la suçant, je réarrangeais les autres pierres, comme je viens de l'expliquer. Et ainsi de suite. Mais cette solution ne me satisfaisait qu'à moitié. Car il ne m'échappait pas que cela pouvait être, par l'effet d'un hasard extraordinaire, toujours les mêmes quatre pierres qui circulaient. Et en ce cas, loin de sucer les seize pierres à tour de rôle, je n'en suçais en réalité que quatre, toujours les mêmes, à tour de rôle. Mais je les brassais bien dans mes poches, avant de faire sucette, et en le faisant, avant de procéder aux transferts, dans l'espoir de généraliser la circulation des pierres, de poche en poche. Mais ce n'était là qu'un pis-aller dont ne pouvait longtemps se contenter un homme comme moi. Je me mis donc à chercher autre chose. Et tout d'abord je me demandai si je ne ferais pas mieux de transférer les pierres quatre à quatre, au lieu d'une à une, c'est-à-dire, pendant que je suçais, de prendre les trois pierres qui restaient dans la poche droite de mon manteau et de mettre à leur place les quatre de la poche droite de mon pantalon, et à la place de celles-ci les quatre de la poche gauche de mon pantalon, et à la place de celles-ci les quatre de la poche gauche de mon manteau, et finalement à la place de ces dernières les trois de la poche droite de mon manteau plus celle, dès que j'aurais fini de la sucer, qui était dans ma bouche. Oui, il me semblait d'abord qu'en faisant ainsi j'arriverais à un meilleur résultat. Mais je dus changer d'avis, à la réflexion, et m'avouer que la circulation des pierres par groupes de quatre revenait à la même chose exactement que leur circulation par unités. Car si j'étais assuré de trouver chaque fois, dans la poche droite de mon manteau, quatre pierres totalement différentes de celles qui

les y avaient immédiatement précédées, la possibilité n'en subsistait pas moins que je tombe toujours sur la même pierre, à l'intérieur de chaque groupe de quatre, et que par conséquent, au lieu de sucer les seize à tour de rôle, comme je le désirais, je n'en suce effectivement que quatre, toujours les mêmes, à tour de rôle. Il fallait donc chercher ailleurs que dans le mode de circulation. Car de quelque façon que je fisse circuler les pierres, je tombais toujours sur le même aléa. Il était évident qu'en augmentant le nombre de mes poches j'augmentais du même coup mes chances de profiter de mes pierres comme j'entendais le faire, c'est-à-dire l'une après l'autre jusqu'à épuisement du nombre. J'aurais eu huit poches, par exemple, au lieu des quatre que j'avais, que le hasard le plus malveillant n'aurait pu empêcher que sur mes seize pierres j'en suce au moins huit, à tour de rôle. Pour tout dire il m'aurait fallu seize poches pour être tout à fait tranquille. Et pendant longtemps je m'arrêtai à cette conclusion, qu'à moins d'avoir seize poches, chacune avec sa pierre, je n'arriverais jamais au but que je m'étais proposé, à moins d'un hasard extraordinaire. Et s'il était concevable que je double le nombre de mes poches, ne fût-ce qu'en divisant chaque poche en deux, au moyen de quelques épingles doubles supposons, les quadrupler me semblait dépasser mes possibilités. Et je ne tenais pas à me donner du mal pour une demi-mesure. Car je commençais à perdre le sens de la mesure, depuis le temps que je me débattais dans cette histoire, et à me dire, Ce sera tout ou rien. Et si j'envisageai un instant d'établir une proportion plus équitable entre mes pierres et mes poches en ramenant celles-là au nombre de celles-ci, ce ne fut qu'un instant. Car ç'aurait été m'avouer vaincu. Et assis sur la grève, devant la mer, les seize pierres étalées devant mes yeux, je les contemplais avec colère et perplexité. Car autant je m'asseyais difficilement sur une chaise, ou dans un fauteuil, à cause de ma jambe raide, vous comprenez, autant je m'asseyais facilement par terre, à cause de ma jambe raide et de ma jambe raidissante, car c'est vers cette époque que ma bonne jambe, bonne dans le sens qu'elle n'était pas raide, se mit à raidir. Il me fallait un support sous le jarret, vous comprenez, et même sous toute la longueur de la jambe, le support de la terre. Et pendant que je regardais ainsi mes pierres, en ruminant des martingales toutes aussi défectueuses les unes que les autres, et en écrasant des poignées de sable, de sorte que le sable coulait entre mes doigts et retombait sur la plage, oui, pendant que je tenais ainsi en haleine l'esprit et une partie du corps, un jour soudain il me vint à celui-là, dans une lueur, que je pourrais peut-être arriver à mes fins sans augmenter le nombre de mes poches, ni réduire celui de mes pierres, mais simplement en sacrifiant le principe de l'arrimage. Cette proposition, qui se mit soudain à chanter au-dedans de moi, comme un verset d'Isaïe, ou de Jérémie, je mis quelque temps à en pénétrer la signification, et notamment me demeura longtemps obscur le terme arrimage, que je ne connaissais pas. Mais en fin de

compte je crus deviner que le terme arrimage ne pouvait signifier rien d'autre, rien de mieux, que la répartition des seize pierres en quatre groupes de quatre, un groupe dans chaque poche, et que c'était le refus d'envisager une autre répartition que celle-ci qui avait faussé tous mes calculs jusqu'alors et rendu le problème proprement insoluble. Et c'est à partir de cette interprétation, qu'elle fût la bonne ou non, que je pus enfin aboutir à une solution, solution qu'il existât, qu'il existe même toujours, à ce problème d'autres solutions, aussi solides que celle que je vais essayer de décrire, mais plus élégantes, je veux bien le croire, je le crois même fermement. Et je crois aussi qu'avec un peu plus d'entêtement, un peu plus de résistance, j'aurais pu les trouver moi-même. Mais j'étais fatigué, fatigué, et je me contentais lâchement de la première solution qui en fût une, à ce problème. Et sans récapituler les étapes, les affres, par où je passai avant d'y déboucher, la voici ma solution, dans toute sa hideur. Il n'y avait qu'à (qu'à !) mettre par exemple, pour commencer, six pierres dans la poche droite de mon manteau, car c'est toujours cette poche-là qui débite, cinq dans la poche droite de mon pantalon, et cinq enfin dans la poche gauche de mon pantalon, ça faisait le compte, deux fois cinq plus six seize, et aucune, car il n'en restait aucune, dans la poche gauche de mon manteau, qui pour l'instant demeurait vide, vide de pierres s'entend, car son contenu habituel y était toujours, ainsi que des objets de passage. Car où croyez-vous que je cachais mon couteau à légumes, mon argenterie, ma corne et le reste, que je n'ai pas encore nommé, que je ne nommerai peut-être jamais ? Bon. Maintenant je peux commencer à sucer. Regardez-moi bien. Je prends une pierre dans la poche droite de mon manteau, la suce, ne la suce plus, la mets dans la poche gauche de mon manteau, la vide (de pierres). Je prends une deuxième pierre dans la poche droite de mon manteau, la suce, la mets dans la poche gauche de mon manteau. Et ainsi de suite jusqu'à ce que la poche droite de mon manteau soit vide (à part son contenu habituel et de passage) et que les six pierres que je viens de sucer, l'une après l'autre, soient toutes dans la poche gauche de mon manteau. M'arrêtant alors, et me concentrant, car il s'agit de ne pas faire une connerie, je transfère dans la poche droite de mon manteau, où il n'y a plus de pierres, les cinq pierres de la poche droite de mon pantalon, que je remplace par les cinq pierres de la poche gauche de mon pantalon, que je remplace par les six pierres de la poche gauche de mon manteau. Voilà donc qu'il n'y a à nouveau plus de pierres dans la poche gauche de mon manteau, tandis que la poche droite de mon manteau en est à nouveau pourvue, et de la bonne façon, c'est-à-dire de pierres autres que celles que je viens de sucer et que je me mets à sucer à leur tour, l'une après l'autre, et à transférer au fur et à mesure dans la poche gauche de mon manteau, ayant la certitude, autant qu'on peut l'avoir dans cet ordre d'idées, que je ne suce pas les mêmes pierres que tout à l'heure, mais d'autres. Et quand la poche droite de mon

manteau est à nouveau vide (de pierres), et que les cinq que je viens de sucer se trouvent toutes sans exception dans la poche gauche de mon manteau, alors je procède à la même redistribution que tantôt, ou à une redistribution analogue, c'est-à-dire que je transfère à la poche droite de mon manteau, à nouveau disponible, les cinq pierres de la poche droite de mon pantalon, que je remplace par les six pierres de la poche gauche de mon pantalon, que je remplace par les cinq pierres de la poche gauche de mon manteau. Et me voilà prêt à recommencer. Dois-je continuer ? Non, car il est clair qu'au bout de la prochaine série, de suçages et de transferts, la situation initiale se sera rétablie, c'est-à-dire que j'aurai à nouveau les six premières pierres dans la poche débitrice, les cinq suivantes dans la poche droite de mon vieux pantalon et les cinq dernières enfin dans la poche gauche du même, et que mes seize pierres auront été sucées une première fois dans une succession impeccable, sans qu'une seule ait été sucée deux fois, sans qu'une seule soit restée insucée. Il est vrai qu'en recommençant je ne pouvais guère espérer sucer mes pierres dans le même ordre que la première fois et que la première, septième et douzième du premier cycle par exemple pouvaient très bien n'être que la sixième, onzième et seizième respectivement du second, pour mettre les choses au pis. Mais c'était là un inconvénient que je ne pouvais éviter. Et si dans les cycles pris ensemble il devait régner une confusion inextricable, du moins à l'intérieur de chaque cycle j'étais tranquille, enfin aussi tranquille qu'on peut l'être, dans ce genre d'activité. Car pour que chaque cycle fût pareil, quant à la succession des pierres dans ma bouche, et Dieu sait si j'y tenais, il m'aurait fallu soit seize poches soit des pierres numérotées. Et plutôt que de me faire douze poches en plus ou de numéroter les pierres, je préférais me contenter de la tranquillité toute relative dont je jouissais à l'intérieur de chaque cycle pris séparément. Car ce n'était pas tout de numéroter les pierres, mais il m'aurait fallu, chaque fois que je me mettais une pierre dans la bouche, me rappeler le bon numéro et le chercher dans mes poches. Ce qui m'aurait fait passer le goût de la pierre, en très peu de temps. Car je n'aurais jamais été sûr de ne pas me tromper, à moins d'avoir eu une sorte de registre, où j'aurais pointé mes pierres, à mesure que je les suçais. Ce dont je me croyais incapable. Non, la seule solution parfaite aurait été les seize poches, symétriquement disposées, chacune avec sa pierre. Alors je n'aurais eu besoin ni de numéros ni de réflexion, mais seulement, pendant que je suçais une pierre donnée, de faire avancer les quinze autres, chacune d'une poche, travail assez délicat si vous voulez, mais dans mes possibilités, et de puiser toujours dans la même poche quand j'avais envie de sucer. Ainsi j'aurais été tranquille, non seulement à l'intérieur de chaque cycle pris séparément, mais pour l'ensemble des cycles aussi, fussent-ils être sans fin. Mais ma solution à moi, toute imparfaite qu'elle était, j'étais plutôt content de l'avoir trouvée tout seul, oui, assez content.

Et si elle était moins solide que je ne l'avais cru, dans la première chaleur de la découverte, son inélégance restait entière. Et elle était surtout inélégante en ceci, à mon avis, que la répartition inégale des pierres m'était pénible, physiquement. Il est vrai qu'une sorte d'équilibre s'établissait à un moment donné, au début de chaque cycle, à savoir après la troisième sucette et avant la quatrième, mais cela ne durait pas longtemps. Et le reste du temps je sentais le poids des pierres qui me tirait, tantôt à droite, tantôt à gauche. C'était donc à quelque chose de plus qu'à un principe que je renonçais, en renonçant à l'arrimage, c'était à un besoin physique. Mais sucer les pierres comme je l'ai dit, pas n'importe comment, mais avec méthode, c'était je crois un besoin physique aussi. C'étaient donc deux besoins physiques qui se confrontaient, inconciliables. Ce sont des choses qui arrivent. Mais au fond je me moquais éperdument de me sentir en déséquilibre, tirillé à droite, à gauche, en avant, en arrière, comme cela m'était parfaitement égal aussi de sucer chaque fois une pierre différente ou toujours la même, fût-ce dans les siècles des siècles. Car elles avaient toutes le même goût exactement. Et si j'en avais ramassé seize, ce n'était pas pour m'en lester de telle ou telle façon, ou pour les sucer à tour de rôle, mais simplement pour en avoir une petite provision, pour ne pas en manquer. Mais en manquer au fond je m'en foutais aussi, quand je n'en aurais plus je n'en aurais plus, je ne m'en sentirais pas plus mal, ou si peu. Et la solution à laquelle je finis par me rallier, ce fut de foutre toutes mes pierres en l'air, sauf une, que je gardais tantôt dans une poche, tantôt dans une autre, et que naturellement je ne tardai pas à perdre, ou à jeter, ou à donner, ou à avaler.